

## POSTFACE

Alexis Lévrier

► **To cite this version:**

Alexis Lévrier. POSTFACE. Lévrier, Alexis. La Spectatrice, 3, ÉPURE - Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.221-244, 2013, Héritages critiques, ISSN 2257-4719, 978-2-915271-71-3. hal-02902260

**HAL Id: hal-02902260**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02902260>**

Submitted on 24 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



— |

POSTFACE

| —

par Alexis Lévrier

Université de Reims Champagne-Ardenne, CRIMEL

— |

| —



On sait que les feuilles périodiques sont fort communes en Angleterre. Il y en a d'éphémères et d'hebdomadaires, qui, la plupart, concernent les affaires de l'État. Il y en a aussi de morales et de littéraires. [...] En France, nous avons quelquefois suivi cette méthode. Tout le monde connaît *Le Spectateur français* de M. de M., *La Spectatrice* et *Le Nouvelliste du Parnasse*. Je ne parle point des autres qui n'ont eu qu'un succès médiocre.<sup>1</sup>

En 1734, lorsqu'il écrit ce jugement dans le trentième numéro du *Pour et Contre*, Pierre-François Guyot Desfontaines est déjà l'un des journalistes de critique littéraire les plus lus et les plus redoutés de son époque. Le style mordant de son *Nouveliste du Parnasse*, publié entre décembre 1730 et mars 1732, lui a valu des inimitiés durables mais aussi un succès qui ne se démentira pas tout au long de sa carrière de journaliste<sup>2</sup>. Rien de surprenant dès lors à ce qu'il classe son premier journal parmi les feuilles périodiques françaises les plus appréciées du public de son temps. Il est beaucoup plus étonnant en revanche que *Le Nouvelliste du Parnasse* soit placé ici sur le même plan que *Le Spectateur français*. Certes, le premier journal de Marivaux a reçu dans l'ensemble un accueil favorable au cours de ses quatre années de publication, entre 1721 et 1724. Mais, au moment où Desfontaines écrit ce jugement, Marivaux est depuis plus de dix ans l'une de ses cibles favorites : il n'a eu de cesse, dans l'ensemble de ses écrits, d'attaquer les conceptions littéraires et la tendance à la néologie de l'auteur du *Spectateur français*<sup>3</sup>.

Toutefois, le plus déconcertant dans ce jugement réside sans doute dans la mention de *La Spectatrice* entre le journal de Marivaux et celui de Desfontaines. Comment expliquer en effet que ce petit périodique anonyme, qui n'a connu que quinze numéros entre mars 1728 et mars 1729, puisse être considéré ici comme l'égal de deux journaux à succès, rédigés par deux des journalistes littéraires les plus lus de leur époque ? Les feuilles parues sous ce titre ont, il est vrai, été réunies en volume en 1730. Mais le titre même de cet ouvrage – *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice qui ont paru et de celles qui n'ont pas paru* – semble indiquer que les dernières feuilles n'ont pas toutes fait l'objet d'une publication séparée. En outre, cette édition n'a pas suscité

beaucoup plus d'échos que la publication des feuilles originales du journal. De son lancement jusqu'à la réunion des feuilles en volume en 1730, *La Spectatrice* n'a en effet donné lieu qu'à quelques commentaires isolés dans la presse de l'époque. Au moment de la publication par feuilles, le *Mercur de France* a certes consacré un article assez favorable au cinquième numéro du journal<sup>4</sup> mais, deux ans plus tard, il s'est contenté de signaler la parution de l'édition en volume, sans faire référence à son contenu<sup>5</sup>. Les feuilles de *La Spectatrice* sont également évoquées dans la *Suite de la Clef, ou Journal historique sur les matières du temps*, qui leur consacre un compte rendu assez élogieux, mais très bref, dans le numéro de septembre 1728<sup>6</sup>. Enfin, en mars 1731, l'édition en volume a fait l'objet d'un article assez détaillé dans le *Journal des savants*<sup>7</sup> – et c'est à peu près tout. En outre, si ces comptes rendus ne comportent pas de critiques négatives, ils demeurent tous très factuels et ne semblent témoigner que d'un intérêt poli pour *La Spectatrice*.

Quoi qu'il en soit, le silence est très vite retombé sur ce journal dans les années et les décennies qui ont suivi sa parution, comme en témoigne l'« Avertissement » qui ouvre, en 1751, une publication portant le même titre. Cette nouvelle *Spectatrice* est en réalité la première traduction parisienne du *Female Spectator*, périodique d'Eliza Haywood publié à Londres entre 1744 et 1746. Or, le traducteur ne fait nullement référence à *La Spectatrice* de 1728, et paraît ignorer jusqu'à son existence. Ainsi, il éprouve le besoin de justifier l'utilisation du mot « spectatrice », comme si ce titre n'avait jamais été utilisé jusque là :

On a douté si l'on donnerait à cet ouvrage le titre de *Spectatrice*, ou celui de *Femme spectateur*, qui rend plus littéralement le *The Female Spectator* de l'anglais. Le premier a paru d'abord hasardé ; mais l'autorité des bons dictionnaires qui l'adoptent a levé les scrupules<sup>8</sup>, et d'ailleurs ce mot ne doit pas plus blesser l'oreille que ceux d'*actrice*, d'*impératrice*, etc. Notre langue, malgré sa richesse, n'est déjà que trop dépourvue de mots qui manquent au besoin : ne soyons donc pas avarés de ceux qu'un usage éclairé semble ne pas exclure.<sup>9</sup>

On peut comprendre que ce traducteur ne se souvienne pas de la première *Spectatrice* parue en français, puisque ce journal n'a fait l'objet d'aucune réédition après 1730. Faut-il en conclure que le jugement formulé par Desfontaines en 1734 est une simple exagération, ou un ultime hommage avant que ce périodique ne tombe à jamais dans l'oubli ? Ce serait négliger le fait que d'autres lecteurs, plusieurs décennies après la disparition de *La Spectatrice*, ont, nous le verrons, perçu l'intérêt et la modernité de ce petit journal. L'un des objectifs du présent volume est ainsi de mettre en évidence la place ambiguë, à la fois importante et marginale, que les feuilles de *La Spectatrice* occupent dans l'histoire de la presse littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### *Un « spectateur » au féminin*

Tout paraît simple, pourtant. La rédactrice de ce journal ne laisse en effet aucun doute sur ses intentions, et ce dès le second paragraphe de sa livraison inaugurale :

Trois ou quatre Spectateurs qui ont paru en France nous ont donné quelques brochures, et en sont demeurés là. N'auront-ils point de honte, qu'une femme fournisse mieux cette carrière ? Car j'espère bien aller plus loin que ces Messieurs.<sup>10</sup>

On le voit, l'auteur supposé de *La Spectatrice* annonce explicitement dans ce passage sa volonté d'ancrer son journal dans la tradition des « spectateurs ». Par ce terme, on désigne à l'époque les périodiques rédigés sur le modèle du *Spectator*, journal lancé à Londres en mars 1711, avec une réussite d'emblée triomphale, par Joseph Addison et Richard Steele. Les « spectateurs »<sup>11</sup> sont très vite devenus un phénomène européen et mondial. Leur succès s'explique notamment par la très bonne diffusion de la traduction française du *Spectator*, publiée à partir de 1714 sous le titre *Le Spectateur ou le Socrate moderne*. Le rayonnement international de ce nouveau type de journal doit beaucoup, en outre, au rôle joué par des passeurs tels que le libraire Thomas Johnson ou le journaliste néerlandais Justus Van Effen<sup>12</sup>. Dans le cas de la France, la vogue que connaissent les « spectateurs » dans les années 1720 est par ailleurs inséparable de

la réussite du *Spectateur français* de Marivaux : premier imitateur parisien du *Spectator*, il suscite à son tour bon nombre d'imitations au cours des années suivantes, telles que *Le Spectateur suisse*, *Le Spectateur inconnu* ou *Le Nouveau Spectateur français*<sup>13</sup>. La Spectatrice fait du reste l'éloge du premier journal de Marivaux dans sa septième feuille en affirmant, à propos de l'incapacité de l'homme à guérir de son amour propre : « Mon confrère le Spectateur français dirait cela bien mieux que moi<sup>14</sup>. »

*Le Spectateur français* ne constitue pas, bien entendu, le seul modèle de l'auteur de *La Spectatrice*. La rédactrice se réfère de manière plus générale à la tradition des moralistes, comme en témoignent ses nombreux renvois à La Bruyère<sup>15</sup>, à Pascal<sup>16</sup>, et plus encore à Montaigne, qu'elle présente comme « l'un de [s]es héros<sup>17</sup> » dans la huitième feuille<sup>18</sup>. Mais si elle dialogue avec les moralistes qui l'ont précédée, c'est bien dans la continuité du *Spectator* et du *Spectateur français* qu'elle cherche à s'inscrire. Ainsi, d'une feuille à l'autre, son périodique reprend toutes les caractéristiques du genre spectral. On retrouve en particulier dans les numéros de *La Spectatrice* les scènes typiques déjà présentes dans le *Spectator* comme dans les périodiques d'expression française rédigés sur ce modèle. Comme ses prédécesseurs, la Spectatrice se glisse par exemple dans les cafés et se fait l'écho des discussions dont elle a été le témoin. Des trois scènes de café contenues dans les feuilles de son journal<sup>19</sup>, c'est cependant la première qui est la plus proche de la tradition spectral : dans la quatrième semaine, la Spectatrice assiste en effet *incognito* à une conversation portant sur son journal, reprenant en cela un procédé de mise en abyme de la réception déjà présent dans le *Spectator* comme dans plusieurs de ses imitations. La Spectatrice consacre en outre sa huitième livraison au récit de l'un de ses rêves, durant lequel elle a été transportée aux Champs Élysées et a fait la rencontre d'auteurs anciens et modernes. Il s'agit là encore d'un type de récits déjà présents dans le *Spectator* et très récurrents dans les périodiques d'expression française dérivés du périodique anglais<sup>20</sup>. La Spectatrice est du reste consciente qu'il s'agit là d'une sorte de cahier des charges, un ensemble de règles non écrites qu'un imitateur d'Addison ou de Marivaux se doit de respecter. Au

moment de livrer un récit qui pourrait ennuyer son lecteur, elle affirme ainsi :

[...] voici encore un sujet tiré de ma basse-cour, qui donnera peut-être une pauvre idée à de certains esprits, de celui de la Spectatrice. Mais patience, j'en prendrai ailleurs qui seront de leur goût ; car à l'exemple des autres Spectateurs, je prétends bien en tirer des poètes célèbres, des lettres qui me seront écrites, de mes rêveries et de mes songes et m'en faire encore de ma seule autorité.<sup>21</sup>

Toutefois, l'auteur de ce journal n'a pas seulement cherché à fournir à ses lecteurs les morceaux de bravoure que le public attend traditionnellement d'un « spectateur ». En 1728, les périodiques dérivés du *Spectator* ne se réduisent pas en effet à l'addition de scènes typiques ou de passages obligés : ils constituent, depuis déjà presque deux décennies, un type de journal qui possède ses propres spécificités d'un point de vue énonciatif, thématique, formel et même matériel. Or, *La Spectatrice* fait preuve d'une grande fidélité à l'ensemble de ces caractéristiques. Elle introduit il est vrai une variante importante puisque, pour la première fois dans l'histoire des « spectateurs » d'expression française, la rédaction du périodique est attribuée à une femme<sup>22</sup>. Cette variation, qui correspond au procédé que Gérard Genette nomme dans *Palimpsestes* « transexuation<sup>23</sup> », est bien sûr d'une importance essentielle, décisive même nous le verrons. Mais, pour le reste, *La Spectatrice* respecte de manière rigoureuse les grandes spécificités du genre spectral. D'un point de vue matériel, ce journal est ainsi publié sous la forme de minces brochures de vingt-quatre à vingt-huit pages. Les « spectateurs » ne sont bien sûr pas les seuls journaux à emprunter à cette époque le support de la feuille volante, mais la brièveté de leurs numéros, de même que la modestie et la fragilité de leur présentation matérielle, constituent l'un de leurs traits communs les plus remarquables. D'un point de vue énonciatif, ce périodique adopte par ailleurs le mode de présentation du discours introduit par Addison et Steele dans le *Spectator*, et repris par presque tous leurs imitateurs. Les fondateurs du périodique anglais ont en effet imaginé un journaliste fictif, seulement appelé



« Mr Spectator », qui apparaît constamment au premier plan dans les numéros de son journal. Le premier numéro du *Spectator* s'ouvre d'ailleurs par le pronom personnel de la première personne du singulier, « I » : l'affirmation de la présence du rédacteur est donc immédiate, et elle le restera dans les imitations les plus fidèles au périodique anglais. Or, la Spectatrice ne cesse de rappeler sa présence dans les quinze feuilles de ce journal, et elle le fait souvent, comme dans le *Spectator*, dès les premiers mots de chacun des numéros. Ainsi, sept des quinze feuilles de *La Spectatrice* ont pour mot introductif le pronom personnel de la première personne du singulier « je »<sup>24</sup>, et un autre numéro débute par le déterminant possessif « mon »<sup>25</sup>. En outre, dans cinq autres livraisons, le pronom sujet « je » ou le pronom complément « me » sont présents dans la première phrase, à défaut de l'être à l'ouverture même de la feuille<sup>26</sup>. Cette présence massive, écrasante même de la première personne du singulier, constitue l'une des marques les plus évidentes de la fidélité de *La Spectatrice* au système énonciatif qui caractérise le *Spectator* et ses imitations<sup>27</sup>.

Dans les « spectateurs », l'auteur supposé ne se contente pas d'être toujours présent en tant qu'énonciateur. Il est aussi un personnage, souvent abstrait et désincarné, mais qui se définit au moins par quelques caractéristiques minimales. Dans le périodique d'Addison et de Steele, le journaliste fictif n'a ainsi ni nom, ni adresse précise, mais il livre dès son premier numéro un autoportrait qui met en valeur sa sagesse, son expérience du monde, en même temps que son mutisme et son aptitude à observer autrui de manière clairvoyante et désintéressée. Il est donc avant tout un point focal<sup>28</sup>, et tous les Spectateurs, comme en témoigne le titre qu'ils s'attribuent, auront ensuite en partage cette capacité à contempler le monde avec lucidité. La Spectatrice ne fait pas exception à cette règle, bien au contraire. Elle ne livre ainsi ni son nom ni l'emplacement précis de son domicile parisien, ni même la localisation géographique de sa maison de campagne. Elle ne fournit pas non plus à son lecteur de véritable portrait physique, même si le public finira par apprendre qu'elle n'est âgée que de trente ans environ<sup>29</sup>, ce qui en fait un personnage plus jeune que « Mr Spectator » et que la plupart de ses héritiers. Mais elle ne cesse en revanche de revendiquer,

comme ses prédécesseurs, des capacités d'écoute et d'observation hors du commun. Elle dit ainsi sa volonté « de voir et d'entendre<sup>30</sup> » dans la première semaine, et elle rappelle dans la huitième feuille, à la manière de « Mr Spectator », qu'elle sait se taire pour mieux jouer son rôle d'observatrice : « J'écoutais tout cela sans parler, en Spectatrice et par la force de ma vocation<sup>31</sup>. » Ce terme « vocation » apparaît à nouveau dans la dixième feuille, dans un passage où la rédactrice apparaît plus que jamais comme l'héritière assumée d'une tradition :

Les Spectateurs observent les caractères même les plus communs. C'est leur vocation. Ils y remarquent toujours quelque chose de particulier : et là-dessus ils se font des idées dont ils se repaissent.<sup>32</sup>

Dans le *Spectator*, comme dans *Le Spectateur français*, cette aptitude au regard permet au Spectateur de délivrer à ses lecteurs un discours moral présenté comme distancié et impartial. Parce qu'il demeure en marge du monde, le personnage de Spectateur est par essence celui qui peut juger ses semblables avec le recul nécessaire à l'objectivité.

Cette volonté d'instruire le lecteur, essentielle dans tous les « spectateurs »<sup>33</sup>, est également présente dans *La Spectatrice*. Celle-ci souligne en effet à de multiples reprises qu'elle espère aider ses lecteurs à guérir de leurs défauts tout en se corrigeant elle-même, et qu'elle n'hésitera pas pour cela à « tirer sur la turpitude humaine<sup>34</sup> ». Certaines de ses feuilles semblent même entièrement construites dans un but didactique, puisque l'auteur supposé livre une ou plusieurs anecdotes avant de tirer de l'expérience une leçon morale destinée à ses lecteurs<sup>35</sup>.

« Une figure un peu équivoque » : les ambiguïtés de la Spectatrice

Mais si elle appartient incontestablement à la tradition inaugurée par le *Spectator* d'Addison et de Steele, *La Spectatrice* n'est pas pour autant un « spectateur » comme les autres. Ce journal possède même des spécificités qui font de lui un périodique insaisissable, à nul autre pareil. Le personnage

éponyme apparaît ainsi comme une entité particulièrement ambiguë, dotée de caractéristiques non seulement imprécises mais contradictoires. Certes, Addison et Steele, suivis en cela par la majorité de leurs imitateurs, avaient déjà élaboré une fiction peu vraisemblable et fait de « Mr Spectator » un personnage dépourvu de toute cohérence psychologique. Mais, dans *La Spectatrice*, tout semble fait pour relancer constamment les interrogations du public quant à l'identité réelle du rédacteur. Ainsi, la Spectatrice n'est pas présentée, même à l'intérieur de la fiction mise en place dans le périodique, comme la seule instance responsable de la rédaction du texte. Elle mentionne en effet dans la cinquième feuille de son journal un mystérieux « correspondant de Paris », qui « a soin de l'impression de [s]es fantaisies, et d'y faire quelque réforme quand il le juge à propos<sup>36</sup> ». Elle fait de nouveau référence à ce correspondant dans la onzième semaine et rappelle le rôle joué par ce « *résident* à Paris » en soulignant qu'il « a soin de l'impression de ses rêveries, et quelquefois de les traduire quand [elle] les lui envoie écrites d'un style embrouillé<sup>37</sup> ». L'ambiguïté est d'autant plus forte que l'énonciatrice affirme, dans la cinquième feuille, que cet ami est lui aussi « une espèce de Spectateur<sup>38</sup> », comme si journal n'était pas l'œuvre d'un mais de deux héritiers de « Mr Spectator ». Enfin, dans la douzième livraison, elle va jusqu'à imaginer les doutes que pourrait éprouver un lecteur potentiel en parcourant ses feuilles :

On dit que c'est une femme ambulante qui s'est soustraite aux servitudes de son sexe, et qui, sous différentes formes, passe depuis quelque temps sa vie en plusieurs endroits, à penser et à donner au public ses réflexions, telles que nous les lisons. D'autres disent que le fond de cet ouvrage est d'une fille qui pense mieux qu'elle n'écrit ; et que le style est d'un de ses amis qui écrit moins mal qu'elle.<sup>39</sup>

Cette mise en scène du questionnement du public commence du reste bien avant la douzième semaine. Ainsi, dans la scène de café qui ouvre la quatrième feuille du journal, la Spectatrice rapporte les paroles d'un lecteur qui estime que ce périodique n'a pu être écrit que par un homme, puisque l'on ne trouve « dans cet

ouvrage ni la manière de penser, ni un style de femme<sup>40</sup>. » Mais l'ambiguïté ne tient pas seulement à l'identité sexuelle de l'auteur : c'est le discours même de la prétendue rédactrice sur le beau sexe, et sur les différences entre hommes et femmes, qui ne cesse de varier et de se contredire. La Spectatrice semble en effet hésiter en permanence entre une volonté de parler au nom des femmes et un rêve d'androgynie. Dans de nombreux numéros, son propos est ainsi ouvertement féministe. Elle commence du reste la livraison initiale en s'opposant frontalement aux hommes, au point que tout le premier paragraphe est organisé autour d'une opposition entre « nous » (les femmes) et « eux » (les hommes) :

J'admire quelquefois l'orgueil des *hommes*, qui *nous* taxent d'inconstance et de légèreté. Il me semble qu'en ambition, en amour et en autre chose, *nous* voulons plus fortement qu'*eux* ce que *nous* voulons, et que quand *nous* voulons, nous ne persévérons pas moins que les *hommes*.<sup>41</sup>

La Spectatrice manifeste une même virulence à l'égard des hommes dans la quatrième feuille, dans laquelle elle dénonce la servitude des femmes dans le mariage, ou dans la sixième feuille, dans laquelle elle imagine un royaume dirigé par une femme. Elle n'hésite pas en outre à mettre en avant son statut de femme auteur, quitte à retourner à son avantage les stéréotypes et les préjugés liés au tempérament féminin (« J'ai senti ma part de la curiosité du sexe<sup>42</sup> ») ou à l'écriture féminine (« S'il [le public] méprise mon babil, je babillerais toute seule. C'est toujours quelque chose pour une femme<sup>43</sup>. »). Au nom de son identité de femme, et selon une stratégie d'écriture déjà adoptée avant elle par des journalistes telles que Madame Dunoyer, la Spectatrice s'autorise ainsi toutes les audaces et toutes les libertés<sup>44</sup>.

Pourtant, la Spectatrice exprime aussi, à de nombreuses reprises, son désir de s'abstraire de la matière et de ne plus être ni homme ni femme. Cette tentation est déjà présente dans le premier numéro, où la rédactrice manifeste son regret d'être né fille<sup>45</sup>, et où elle justifie son choix de sortir souvent habillé en homme par sa « figure un peu équivoque, propre à paraître homme ou femme dans un extérieur postiche<sup>46</sup> ». Dans les dernières feuilles, le rêve d'un effacement des différences

physiques entre hommes et femmes prend même une place centrale, voire obsessionnelle, dans les réflexions de l'auteur supposé. Dans le cadre de la rêverie qui occupe la onzième feuille, la Spectatrice déclare ainsi vouloir se « retrancher [...] dans l'intelligence pure<sup>47</sup> » en se détachant des réalités matérielles. Dans le numéro suivant, elle constate cependant à ses dépens, en essayant des perruques dans une boutique, que la tête des hommes et celle des femmes n'ont pas la même forme. Mais cela ne l'empêche pas d'affirmer dans la suite de cette livraison qu'il existe des individus supérieurs pour lesquels l'appartenance sexuelle, et plus généralement tout ce qui relève du corps, n'ont pas d'importance<sup>48</sup>. Enfin, dans la quatorzième semaine, elle exprime de nouveau son souhait de « vivre par l'esprit seul<sup>49</sup> », et va jusqu'à imaginer la possibilité de se passer définitivement de nourriture.

Durant plus d'un an, la Spectatrice a donc offert à ses lecteurs le spectacle de ses continuelles et insolubles contradictions : la prétendue rédactrice de ce journal voudrait ne plus être femme mais parle constamment en leur nom, et se rêve en être désincarné tout en jouant sans cesse des particularités de l'écriture féminine. Faut-il, dès lors, renoncer à déterminer si l'auteur véritable de ce périodique est un homme ou une femme ? Cette question n'est hélas toujours pas résolue à ce jour. Marie-Anne Barbier, âgée de cinquante-huit ans en 1728, a parfois il est vrai été considérée comme l'auteur de *La Spectatrice*<sup>50</sup>. Cette hypothèse n'est pas tout à fait improbable puisque Mlle Barbier n'a pas seulement écrit pour le théâtre : quelque quinze années avant le lancement de *La Spectatrice*, elle a en effet fait paraître *Les Saisons littéraires*, autre périodique d'expression littéraire à la première personne<sup>51</sup>. Dans l'article bien documenté qu'elle a consacré à *La Spectatrice*<sup>52</sup>, Maria Lucia G. Pallares-Burke juge cette hypothèse assez crédible, puisque Marie-Anne Barbier est à l'époque la seule journaliste française en activité<sup>53</sup>. Mais d'autres spécialistes remettent en question cette attribution et doutent, de manière plus générale, que *La Spectatrice* puisse être l'œuvre d'une femme. Ainsi, Suzanne Van Dijk estime, dans son ouvrage *Traces de femmes*, que « la féminité de cette [...] "spectatrice" semble être trop thématifiée dans le texte, pour ne pas être fictive<sup>54</sup>. » Caroline Rimbault se demande elle aussi, dans la notice du *Dictionnaire des*

*journaux*, si « la Spectatrice ne fait [...] pas preuve d'un féminisme trop caricatural pour être d'une femme<sup>55</sup> ». Enfin, Alicia C. Montoya, dans l'ouvrage qu'elle a consacré à Marie-Anne Barbier, juge également peu vraisemblable que la rédactrice des *Saisons littéraires* puisse être aussi l'auteur de *La Spectatrice*. Selon elle, Mlle Barbier se serait en effet déclassée en se présentant, comme le fait la Spectatrice, comme une vieille fille qui vit en marge de la société et se travestit régulièrement en homme<sup>56</sup>.

Il nous semble que l'auteur de *La Spectatrice* a jalonné son texte de trop d'indications contradictoires pour qu'il soit possible de trancher de manière définitive. L'une des réussites de *La Spectatrice* est peut-être de rendre mystérieuse jusqu'au bout l'identité de l'auteur réel, d'inciter les lecteurs à un perpétuel questionnement, et d'empêcher toute résolution de cette question. À défaut de pouvoir proposer une attribution, nous rappellerons qu'en se déguisant sous les traits d'une femme auteur, un homme n'aurait fait que pousser jusqu'au bout la logique fictionnelle propre au genre spectral. Comme l'ont montré Michel Gilot et Jean Sgard, les auteurs de « spectateurs » ont en effet en commun d'être des « journalistes masqués », qui dissimulent leur véritable visage derrière une identité d'emprunt<sup>57</sup>. Au moment où paraissent les feuilles de *La Spectatrice*, un seul « spectateur » d'expression française a fait dans une certaine mesure exception à cette règle. Il s'agit du *Nouveau Spectateur français* de Justus Van Effen, publié en 1724 et 1725, et dans lequel sont de toute évidence intégrés des éléments d'ordre autobiographique<sup>58</sup>. Mais dans l'immense majorité des cas, les personnages de Spectateurs sont toujours nettement distincts de l'auteur réel. Et si aucun prédécesseur français de *La Spectatrice* ne s'était jusque là déguisé derrière le masque d'une femme auteur, un imitateur francophone du *Spectator* aura recours à ce procédé quelque vingt années plus tard. Entre septembre 1748 et avril 1750, une *Spectatrice danoise* est en effet publiée à Copenhague à un rythme bihebdomadaire<sup>59</sup>. Dans le cas de ce périodique, l'identité de l'auteur ne fait aucun doute : derrière cette prétendue Spectatrice se cache Laurent Angliviel de la Beaumelle, âgé d'une vingtaine d'années seulement lorsqu'il lance ce journal. La Beaumelle se réfère explicitement au « Spectateur anglais<sup>60</sup> », mais rien ne prouve qu'il ait lu *La Spectatrice* de 1728, à laquelle il ne

renvoie jamais. Toujours est-il que cette Spectatrice danoise ressemble par bien des aspects à sa devancière parisienne. Ainsi, La Beaumelle s'est plu lui aussi à entretenir les interrogations de son public quant à l'identité sexuelle de la rédactrice. Comme la première Spectatrice, la journaliste imaginée par La Beaumelle se sert de l'indulgence dont bénéficient les femmes auteurs pour excuser par avance l'irrégularité de son style<sup>61</sup>. Mais, dans le même temps, elle rejette elle aussi les attributs traditionnellement prêtés aux femmes, tels que la beauté et la coquetterie, et privilégie la réflexion et la vie intellectuelle. La Beaumelle a choisi en outre de mettre en abyme les hypothèses des lecteurs : ceux-ci, selon les propos attribués par la prétendue rédactrice à son éditeur, estiment pour beaucoup d'entre eux que l'auteur réel du journal ne peut être qu'un homme<sup>62</sup>. Mais la similitude la plus troublante entre ces deux Spectatrices est que toutes deux reconnaissent l'aide d'un collaborateur masculin. Dans sa livraison inaugurale, la Spectatrice danoise mentionne ainsi l'existence d'un ami qui participe au moins indirectement à l'écriture de ses feuilles :

Vous ne saurez jamais mon nom. Vous ne saurez pas même, si je suis veuve, femme mariée, ou simplement fille, attachée au théâtre ou à la Cour, bourgeoise ou titrée. Seulement j'avouerai un ami, qui n'est point amant au moins, mais qui m'aide de ses lumières. C'est en vérité, tout ce que je veux de lui. C'est bien peu, dira un rieur, pour une personne si mystérieuse.<sup>63</sup>

Néanmoins, La Beaumelle ne se cache pas derrière cette prétendue journaliste avec autant d'habileté que l'auteur de *La Spectatrice* de 1728. Le public danois l'identifiera par conséquent rapidement, et lui-même finira par abandonner la fiction mise en place dans les premiers numéros. Mais la tentative de La Beaumelle ne constitue pas une exception dans l'histoire de la presse du XVIII<sup>e</sup> siècle, loin de là. Le recours à des masques féminins est en effet un procédé que de nombreux journalistes masculins ont utilisé, en particulier dans la deuxième moitié du siècle, lorsque se sont développées la presse de mode et la presse féminine. Ainsi, comme l'a constaté Daniel Roche, beaucoup

d'auteurs, souvent jeunes et provinciaux, ont commencé leur carrière journalistique en contribuant à des périodiques destinés aux femmes et « ont déguisé leur écriture sous le masque de la légèreté féminine<sup>64</sup> ». Il serait par ailleurs erroné de croire que la Révolution a mis fin à cette forme de travestissement. L'exemple de Zola suffirait à le prouver, puisque l'un de ses premiers travaux journalistiques a consisté à rédiger neuf « Confidences d'une curieuse », publiées en 1865 dans un petit périodique intitulé *Le Courrier du monde*<sup>65</sup>. Certes, « Pandore », la journaliste parisienne derrière laquelle se cache l'auteur réel, ne constitue guère qu'un « voile semi-transparent », selon le mot d'Adeline Wrona<sup>66</sup>. Ainsi, Zola n'hésite pas, dans l'une de ses « Confidences », à faire l'éloge de l'un de ses propres romans. Il n'empêche : cet exemple prouve que la fiction de l'écriture féminine restera utilisée par des journalistes masculins longtemps après la disparition des « journalistes masqués » qu'étaient les auteurs de « spectateurs »<sup>67</sup>.

*Marginalité et proscription : la Spectatrice, l'Indigent, Javotte*

*La Spectatrice* se distingue cependant de *La Spectatrice danoise* de La Beaumelle, de même que de la plupart des périodiques dérivés du *Spectator*, par la véhémence dont l'auteur supposé fait preuve envers ses lecteurs. Cette agressivité s'exerce, nous l'avons dit, à l'égard des hommes, et la rédactrice prétendue n'hésite pas à faire preuve dans certains passages d'un féminisme particulièrement violent<sup>68</sup>. Mais même ce féminisme est ambigu puisque la *Spectatrice* s'en prend parfois aussi à des femmes, y compris à des femmes écrivains, telles que Marie de Gournay dans la huitième feuille<sup>69</sup>. En outre, dans beaucoup de livraisons, ce n'est pas seulement le lectorat masculin mais bien l'ensemble du public que la *Spectatrice* choisit d'attaquer, sans distinction de sexe. Elle apparaît de ce fait comme un personnage isolé, qui revendique sa marginalité autant qu'elle la subit. La solitude de l'énonciatrice s'explique en grande partie par son origine, qu'elle explique longuement dans l'autobiographie qui occupe l'essentiel de la première semaine. Même si elle est probablement la fille d'un baron, dont elle a hérité des biens assez importants, la *Spectatrice* se présente en effet elle-même comme un individu doublement



frappé de proscription. Elle est d'abord une « bâtarde<sup>70</sup> », puisque sa mère n'a jamais cherché à épouser son père présomptif, et elle se dit consciente, dans la livraison inaugurale, que cette condition lui vaut le mépris de la plupart de ses contemporains :

Elle [la mère de la rédactrice] eut tort, encore une fois, et pour elle et pour moi ; car ce défaut de formalité, qui a fait plus qu'une terrible brèche à sa réputation, est cause que, fille de deux personnes de qualité, je suis sans doute méprisable par ma naissance. Mais pour qui méprisable ? Pour des gens qui le sont peut-être plus que moi par cette manière de penser.<sup>71</sup>

« Le défaut de [s]a naissance<sup>72</sup> » n'est pas la seule disgrâce dont souffre la Spectatrice. Elle a en effet fait le choix, souvent rappelé dans les quinze feuilles du journal, de demeurer célibataire, et elle sait que ce statut de vieille fille est également synonyme de déshonneur. Elle apparaît ainsi comme un individu en rupture avec la société, un paria qui n'a de rapport avec ses semblables que sur le mode de l'affrontement.

Le choix d'un tel énonciateur fait de *La Spectatrice* un périodique inclassable, qui n'a guère d'équivalent véritable, même à l'intérieur de la tradition spectatorielle. Si les personnages de Spectateur vivent souvent à la périphérie du monde, ils ne sont jamais présentés en effet comme des individus méprisables. On peut aisément le comprendre : puisque ces périodiques ambitionnent d'éduquer leurs lecteurs, leur écriture peut difficilement être attribuée à des individus susceptibles d'inspirer la défiance ou le dégoût. *La Spectatrice* est donc un périodique d'une radicale étrangeté, qui ne peut être comparé qu'à quelques expériences journalistiques elles-mêmes marginales et provocatrices. L'une d'entre elles est indéniablement *L'Indigent philosophe*, dont les sept feuilles ont paru un an à peine avant le lancement de *La Spectatrice*<sup>73</sup>. Le second périodique de Marivaux, dont l'un des libraires éditera ensuite *La Spectatrice*<sup>74</sup>, a lui aussi été rédigé dans une logique de défi à l'égard du public et de ses attentes. Le personnage fictif censé être l'auteur de ce périodique est en effet un mendiant, « pauvre au souverain degré<sup>75</sup> », et qui apparaît donc plus coupé du monde encore que ne l'est la

Spectatrice. Ces deux journaux ont aussi en commun un très grand pessimisme, qui s'accroît de manière sensible dans les dernières livraisons. Ainsi, la gaieté et la désinvolture de l'Indigent philosophe laissent progressivement la place à un discours amer et de plus en plus virulent à l'égard du public. De la même manière, les dernières feuilles de *La Spectatrice* semblent mimer l'échec d'un élan vers l'autre. La prétendue rédactrice avait déjà invité le public à lui écrire dans le deuxième numéro, mais elle était demeurée évasive, alors qu'elle réitère cette demande de manière beaucoup plus précise à partir de la onzième feuille<sup>76</sup>. Surtout, les six dernières feuilles sont hantées par la figure d'un lecteur idéal, avec laquelle la Spectatrice souhaiterait nouer une relation privilégiée. Ainsi, la rencontre avec une jeune veuve racontée dans la dixième feuille peut déjà être considérée comme une tentative de la Spectatrice pour échapper à la solitude et rencontrer un être lui ressemblant. Dans les feuilles suivantes, la journaliste émet des jugements de plus en plus dépréciatifs à l'égard de la majeure partie du public, et va dans la treizième comme dans la quinzième feuille jusqu'à tutoyer son lecteur pour mieux l'humilier<sup>77</sup>. Mais, dans le même temps, elle clame son désir d'entrer en contact avec « quelque âme forte et lumineuse, quelque sage [...] ou au moins quelqu'un qui, comme [elle], souhaitât extrêmement le devenir<sup>78</sup> ». Elle imagine même, dans la douzième semaine, la réaction de l'un de ces êtres d'exception et raconte comment, à la lecture de son journal, il prendrait la décision de lui écrire<sup>79</sup>. La Spectatrice ne déclarera pourtant jamais avoir fait la connaissance d'un tel individu et, en dépit de ses appels à la participation du public, elle ne produit aucune lettre attribuée à l'un de ses lecteurs. L'échec de ces tentatives répétées donne, comme dans *L'Indigent philosophe*, l'image d'un individu rejeté de tous et qui s'efforce en vain de briser son isolement.

Le choix de donner la parole à de tels énonciateurs pouvait apparaître, de la part de Marivaux et de l'auteur anonyme de *La Spectatrice*, comme une expérience audacieuse mais sans issue, puisqu'elle sape les fondements du discours moral qu'un personnage de Spectateur est censé tenir. Or, un autre journaliste au moins s'est inscrit dans la tradition spectatorielle tout en donnant la parole à un personnage de proscrit. Ce périodique n'a

*a priori* que peu de choses en commun avec *La Spectatrice* et avec *L'Indigent philosophe*, puisqu'il est publié en 1786 et 1787, quelque soixante années par conséquent après ces deux journaux. Il est en outre intitulé *Les Chiffons*<sup>80</sup>, titre qui n'indique en lui-même aucune parenté avec le phénomène spectral en général ou avec l'un de ces deux périodiques en particulier. Mais la proximité de ces *Chiffons* avec *La Spectatrice* et avec *L'Indigent philosophe* n'est pas moins évidente : Jacques Mague de Saint-Aubin, l'auteur réel de cette feuille périodique, a en effet imaginé un personnage de ravaudeuse, Javotte, qui vit à l'écart de ses semblables et suscite le mépris des hommes et des femmes de la bonne compagnie. Ce mépris est notamment mis en scène dans la préface du premier numéro des *Chiffons*<sup>81</sup>. La rédactrice fictive est en effet confrontée, dans le salon d'une Marquise, à une assemblée qui la reçoit pour connaître son projet de journal. Ces personnages sont d'âge et de statut très divers, et figurent, à l'évidence, une image du public potentiel d'un périodique de ce type. Or, l'assemblée moque la gaucherie de Javotte et rit de voir une femme du peuple se lancer dans l'écriture d'un tel journal. Javotte a donc en commun avec l'Indigent de Marivaux une situation sociale peu enviable. Elle lui ressemble aussi par son cadre de vie, puisque, comme lui, elle partage sa vie entre un grenier misérable<sup>82</sup> et la rue. Mais elle est proche également de la Spectatrice par sa solitude et par les moqueries que suscite son statut de femme auteur. En outre, comme la Spectatrice et l'Indigent, elle ne renonce pas à donner à son journal un objectif moral, conforme à la tradition spectral, et se présente comme une promeneuse, qui aime à observer ses contemporains<sup>83</sup>. Les similitudes entre Javotte et la Spectatrice de 1728 ne s'arrêtent pas là. Dans son deuxième et dernier numéro, Mague de Saint-Aubin a en effet longuement plagié la première feuille de *La Spectatrice*<sup>84</sup>. Il modifie il est vrai quelques phrases, atténue quelques tournures, et nuance en particulier les critiques à l'égard du public qui concluaient l'extrait de *La Spectatrice*. Mais ce jeu de réécriture demeure modeste et n'enlève rien à la surprise qu'un lecteur ne peut que ressentir en découvrant ce passage : alors que *La Spectatrice* paraissait oubliée depuis plus d'un demi-siècle, ce journal a été lu, copié et imité à la veille de la Révolution, par l'un des derniers héritiers français du *Spectator*

d'Addison. Jusqu'au bout, ce périodique aura donc connu un destin mystérieux et paradoxal.

*De L'Érudition enjouée aux Chiffons : quatre parcours autour de La Spectatrice*

Le but des quatre articles qui constituent la partie « Études critiques » de ce volume est justement de mieux comprendre la place singulière de *La Spectatrice* dans l'histoire de la presse littéraire. Marion Brétéché a ainsi choisi de rapprocher ce périodique des premiers journaux en langue française rédigés par des femmes. Le plus ancien d'entre eux, *L'Érudition enjouée*, a fait son apparition avant même l'avènement des « spectateurs » puisque son auteur, Marie-Jeanne L'Héritier, a lancé cette feuille périodique éphémère en 1703. À l'inverse de cette dernière, Mme Dunoyer n'a pas créé la *Quintessence des nouvelles*, périodique qu'elle rédige à partir de 1711 et jusqu'à sa mort en 1719, mais c'est elle qui a donné ses lettres de noblesse à ce célèbre « lardon »<sup>85</sup> hollandais. Marion Brétéché montre que l'auteur de *La Spectatrice*, quelle que soit sa réelle identité sexuelle, partage avec ces deux journalistes des intentions communes : ces trois périodiques sont ainsi unis par la volonté de mettre en scène une identité féminine et de construire une figure de la femme auteur. Toutefois, il n'est pas possible pour autant de parler de la naissance d'un style féminin, d'autant que des hommes ont eux aussi contribué, à la même époque, au développement d'un journalisme d'expression individuelle. Marion Brétéché montre en outre que la pratique journalistique de ces trois femmes auteurs n'a rien d'uniforme, pour des raisons qui tiennent à des différences de contexte social et politique, mais aussi à l'apparition, avec Mme Dunoyer, d'un journalisme professionnel qui n'a pas encore d'équivalent dans la presse littéraire française. Ainsi, des femmes ont indiscutablement contribué à renouveler le ton de la presse littéraire, en France et en Hollande, et ce dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, au moment où *La Spectatrice* est lancée, il n'existe pas encore de journalisme féminin possédant sa propre autonomie.

Dans l'étude suivante, c'est la dette de ce périodique à l'égard du *Spectator* qui est envisagée. Amélie Junqua a choisi en effet de confronter *La Spectatrice* et le journal fondé par Joseph Addison et

Richard Steele. Elle souligne que, même si le titre comme les déclarations de la rédactrice ancrent ses quinze numéros dans la tradition spectatorielle, les différences entre ces deux périodiques sont profondes. L'auteur de *La Spectatrice* s'efforce en particulier d'instaurer un doute généralisé quant à l'identité de l'auteur : les interrogations de la rédactrice, qui ignore qui est son père, sont ainsi redoublées par celles du lecteur, qui ne sait pas si le véritable rédacteur est un homme ou une femme. Toutefois, « Mr Spectator » était déjà lui-même un être de papier, transparent, abstrait, et *La Spectatrice* ne fait par conséquent que renforcer cette indétermination. Amélie Junqua estime donc que cette imitation française n'a pas trahi son modèle anglais mais en constitue plutôt le « prolongement divergent<sup>86</sup> » : l'énonciatrice reste dans l'ensemble assez fidèle à son prestigieux devancier, et elle conserve en particulier sa volonté d'influencer le lecteur et de le corriger. Mais l'identité de la Spectatrice apparaît comme plus ambiguë, plus labile, plus protéiforme encore que celle son modèle.

Claire Boulard-Jouslin a elle aussi consacré son article aux liens de ce journal avec le phénomène spectatorial en général, et avec les « spectateurs » anglophones en particulier. Mais elle a choisi pour sa part d'évoquer un périodique postérieur à *La Spectatrice*, le *Female Spectator* publié par Eliza Haywood entre 1744 et 1746. Elle estime que *La Spectatrice* française n'a probablement pas exercé d'influence directe sur le *Female Spectator*, et que leurs caractéristiques communes viennent plutôt d'une « référence commune et diluée<sup>87</sup> » au *Spectator*. Elle constate en outre que ces deux personnages de Spectatrices ont au fond peu de choses en commun. Ainsi, alors que la Spectatrice de 1728 rêve d'un dépassement de la différence entre les sexes, l'héroïne du *Female Spectator* se présente comme une coquette certes réformée, mais n'ayant pas renoncé à son désir de plaire. Le discours des deux rédactrices sur les femmes est également très différent. Ainsi, la Spectatrice française fait preuve d'un préféminisme qui rappelle les idées défendues, au siècle précédent, dans les traités de Poullain de la Barre. La Spectatrice anglaise demeure beaucoup plus prudente, pour des raisons qui s'expliquent sans doute, au moins en partie, par le discrédit dont elle est l'objet depuis les

accusations de Pope à son égard. Son féminisme ne peut donc être que plus discret, voire plus dissimulé.

Enfin, la dernière étude contenue dans ce volume propose un parallèle entre *La Spectatrice* et *Les Chiffons de Javotte*. Élise Revon-Rivière s'intéresse en effet au long et curieux plagiat auquel s'est livré Mague de Saint-Aubin dans la deuxième feuille de ce périodique. De manière assez surprenante, c'est peut-être avec ce petit journal inconnu et tardif que *La Spectatrice* possède les similitudes les plus troublantes. L'influence exercée par *La Spectatrice* sur l'auteur des *Chiffons* est en effet indéniable, et elle ne consiste pas simplement en la reprise littérale d'un extrait du périodique. Mague de Saint-Aubin a ainsi emprunté à ce journal le choix d'une énonciatrice indocile et rejetée par ses semblables. Pour mieux mettre en évidence la spécificité de ces deux journaux, Élise Revon-Rivière compare les promenades racontées par Javotte et par la Spectatrice avec les textes de « promenades » parus au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle. Or, dans ces textes, la promenade a toujours lieu dans un espace rassurant et elle est présentée comme une occupation mondaine, destinée à un public de privilégiés. Il en va bien sûr tout autrement dans *La Spectatrice* et dans *Les Chiffons* : Javotte et la Spectatrice sont des promeneuses qui arpentent l'espace de la rue en toute liberté, en affichant leur indépendance et leur autonomie. À la veille de la Révolution, Mague de Saint-Aubin a donc retrouvé, dans les deux livraisons de ses *Chiffons*, l'insolence qui avait fait la force subversive de *La Spectatrice* parue soixante années plus tôt.

Alexis Lévrier

## Notes

1. *Le Pour et contre. Ouvrage périodique d'un goût nouveau*, Paris, Didot, t. II, 1734, nombre XXX, p. 338-339.
2. Les attaques de Desfontaines contre les Modernes sont à l'origine de la révocation précoce du privilège du *Nouvelliste du Parnasse*. Mais cette interdiction n'empêche pas Desfontaines de poursuivre son activité de publiciste. Il remplace d'abord Prévost à la tête du *Pour et Contre* pendant quelques semaines en 1734 (c'est à cette époque qu'il rédige le compte rendu cité ici) ; puis il lance deux nouveaux journaux qui, comme *Le Nouvelliste du Parnasse*, seront lus avec avidité tout en étant l'objet d'incessantes

- attaques : les *Observations sur les écrits modernes* (Paris, Chaubert, 1735-1743) et les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (« Avignon » [=Paris], 1744-1746).
3. Sur les attaques paradoxales de Desfontaines contre Marivaux, voir notamment notre article « Desfontaines, Marivaux et leurs “petites feuilles” : quelques points de rencontre inattendus », dans Malcolm Cook (dir.), *Critique, critiques au XVIII<sup>e</sup> siècle*, actes du colloque organisé à l’Université d’Exeter en septembre 2004, *French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Bern, New York, Paris, Peter Lang, 2006, p. 63-77.
  4. *Mercure de France, dédié au Roy*, Paris, Cavelier, Pissot, Nully, juin 1728, p. 1204-1208. La 1<sup>re</sup> feuille avait été annoncée dans le numéro de mai de la même année, mais sans aucun commentaire critique (*ibid.*, p. 972).
  5. *Ibid.*, octobre 1730, p. 2253.
  6. *Suite de la Clef, ou Journal historique sur les matières du temps, contenant aussi quelques nouvelles de littérature, et autres remarques curieuses*, Paris, Ganeau, septembre 1728, p. 182-183.
  7. *Journal des savants*, mars 1731, Paris, Chaubert, p. 182-186.
  8. Le *Dictionnaire de l’Académie française* comporte en effet une entrée « spectateur, spectatrice » dès sa première édition en 1694. C’est aussi le cas du *Dictionnaire de Furetière* (1690).
  9. *La Spectatrice*, Paris, Rollin, 1751, t. I, « Avertissement », p. VII-VIII.
  10. *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice qui ont paru et de celles qui n’ont pas paru*, Paris, Veuve Pissot et Jean de Nully, 1730, p. 3-4. Les citations de *La Spectatrice*, dans cette « postface » comme dans les « études critiques » qui la suivent, renverront systématiquement à cette édition.
  11. Conformément à l’usage le plus répandu parmi les commentateurs, nous emploierons le terme « spectateur », avec une minuscule et des guillemets, pour désigner les périodiques imités du *Spectator*. Nous utiliserons par ailleurs les mots Spectateur ou Spectatrice, avec une majuscule et sans guillemets, pour nous référer aux auteurs supposés de ces journaux. Les 4 articles qui composent la partie « Études critiques » respecteront les mêmes conventions typographiques.
  12. Sur la dimension internationale du phénomène spectral, voir notamment l’étude pionnière de Fritz Rau, *Zur Verbreitung und Nachahmung des Tatler und Spectator*, Heidelberg, Carl Winter, 1980. Les travaux sur les « spectateurs » publiés dans le monde entier se sont considérablement enrichis depuis plusieurs années, grâce notamment à une équipe de chercheurs de l’Université de Graz dirigée par le Professeur Klaus-Dieter Ertler. Cette équipe est à l’origine de la création d’une base de données destinée à regrouper le texte de « spectateurs » publiés dans les principales langues européennes : <http://gams.uni-graz.at/archive/objects/context:mws/methods/sdef:Context/get?locale=de>. Les travaux de ces chercheurs ont aussi donné lieu à plusieurs ouvrages, parmi lesquels, pour les plus récents : Klaus-Dieter Ertler (dir.), *Die Spectators in der Romania – eine transkulturelle Gattung?*, Francfort, Peter Lang, 2011 ; K.-D. Ertler, Elisabeth Hobisch et Andrea Maria Humpl (dir.), *Die spanischen Spectators im Überblick*, Francfort, Peter Lang, 2012 ; K.-D. Ertler, A. Lévrier et Michaela Fischer (dir.), *Regards sur les « spectateurs »*, Francfort, Peter Lang, 2012.
  13. Voir, sur le rôle de pivot joué par Marivaux dans la tradition des « spectateurs » d’expression française, la thèse de Michel Gilot, *Les Journaux de Marivaux. Itinéraire moral et accomplissement esthétique*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, Paris,

- Honoré Champion, 1974, et notre ouvrage *Les Journaux de Marivaux et le monde des « spectateurs »*, Paris, PUPS, coll. « Lettres françaises », 2007.
14. *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., p. 162.
  15. La Bruyère est mentionné dans les 1<sup>ère</sup>, 3<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> feuille. Dans la 14<sup>ème</sup> semaine, la Spectatrice fait en outre de nouveau référence à l'une de ses maximes, déjà citée et commentée dans la 3<sup>ème</sup> semaine.
  16. Pascal est évoqué dans les 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup>, 14<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> semaines.
  17. *Ibid.*, p. 186.
  18. Elle fait également part de son admiration pour « cet aimable philosophe gascon » dans la 2<sup>ème</sup> semaine (*ibid.*, p. 29).
  19. La Spectatrice rapporte des propos entendus dans les cafés dans les 4<sup>ème</sup> (*ibid.*, p. 77-80) 6<sup>ème</sup> (*ibid.*, p. 125-132) et 9<sup>ème</sup> feuilles (*ibid.*, p. 200-212).
  20. Voir sur ce point *supra*, p. 118, note 3.
  21. *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., 3<sup>ème</sup> semaine, p. 62.
  22. Des déclinaisons féminines du journaliste censé écrire ces journaux avaient cependant déjà été introduites dans d'autres langues. Ainsi, le *Tatler*, prédécesseur du *Spectator* lancé par Richard Steele en avril 1709, avait fait très tôt l'objet d'une imitation au féminin : le *Female Tatler* a même été lancé en juillet 1709, soit trois mois à peine après la création du *Tatler*. Voir l'article de Claire Boulard dans ce volume.
  23. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, « Poétique », 1982, p. 424.
  24. Il s'agit des 1<sup>ère</sup>, 6<sup>ème</sup>, 7<sup>ème</sup>, 9<sup>ème</sup>, 10<sup>ème</sup>, 13<sup>ème</sup> et 15<sup>ème</sup> feuilles. À chaque fois, le pronom « je » est bien mis en évidence puisque les feuilles de *La Spectatrice* s'ouvrent par une lettrine finement ornée et d'une taille imposante.
  25. La 5<sup>ème</sup> livraison commence en effet par le groupe nominal « mon ami et correspondant de Paris » (*Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., p. 101).
  26. Il s'agit des 3<sup>ème</sup>, 4<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup>, 12<sup>ème</sup> et 14<sup>ème</sup> numéros.
  27. Dans *Le Spectateur français*, le marqueur « je » et ses équivalents sont également souvent présents dès l'ouverture même de la feuille. Ainsi, le pronom personnel « je » ouvre 12 des 25 livraisons et, dans 11 des 13 autres feuilles, la 1<sup>ère</sup> phrase comporte un ou plusieurs marqueurs de la première personne.
  28. Voir sur ce point, et plus généralement sur le mode d'interlocution inauguré dans le *Spectator*, les travaux d'Alain Bony. On pourra en particulier se reporter à sa thèse, *Joseph Addison et la création littéraire : Essai périodique et modernité*, Paris, Université de Paris III, 1979, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1985, et à son article « L'élaboration de l'auteur supposé dans l'essai périodique : Swift, Defoe, Steele et Addison », dans *Le Journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982, p. 333-350.
  29. *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., 7<sup>ème</sup> semaine, p. 163.
  30. *Ibid.*, p. 26.
  31. *Ibid.*, p. 183.
  32. *Ibid.*, p. 222.
  33. En allemand, l'intention morale donne même son nom aux périodiques rédigés sur le modèle du *Spectator* : ceux-ci sont en effet le plus souvent appelés « *moralischen Wochenschriften* » (« hebdomadaires moraux »)
  34. L'expression apparaît à la fois dans la deuxième (*ibid.*, p. 40) et dans la 7<sup>ème</sup> semaine (*ibid.*, p. 167).



35. Voir par exemple la 9<sup>ème</sup> semaine et la note 10 de cette édition (*supra*, p. 136-137)
36. *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., p. 101.
37. *Ibid.*, p. 257.
38. *Ibid.*, p. 101.
39. *Ibid.*, p. 281.
40. *Ibid.*, p. 78.
41. *Ibid.*, p. 3. Nous soulignons.
42. *Ibid.*, 5<sup>ème</sup> semaine, p. 102.
43. *Ibid.*, 2<sup>ème</sup> semaine, p. 39.
44. Voir *supra*, 1<sup>ère</sup> feuille, note 5 (p. 23) et *infra*, l'article de Marion Brétéché.
45. « [...] l'état de fille est une disgrâce naturelle pour une âme d'une certaine trempe. Quelle misère d'être attachée à un corps féminin, esclave de tous les usages qui captivent notre sexe ! » (*Ibid.*, p. 25.)
46. *Ibid.*, p. 26.
47. *Ibid.*, p. 243.
48. Elle affirme en particulier à leur propos : « [...] ils sont au-dessus de sexes, et je crois qu'ils n'en ont point. » (*Ibid.*, p. 278.)
49. *Ibid.*, p. 311.
50. Dans les notices qu'elle a consacrées à *La Spectatrice* et à Marie-Anne Barbier dans le *Dictionnaire des journaux* et dans le *Dictionnaire des journalistes*, Caroline Rimbault affirme que, dans sa *Bibliographie historique et critique*, Eugène Hatin présente Barbier comme l'auteur de ce journal (*Dictionnaire des Journaux, 1600-1789*, sous la dir. de Jean Sgard, Paris-Oxford, Universitas-Voltaire Foundation, 1991, t. II, p. 1154 ; *Dictionnaire des journalistes : 1680-1789*, sous la dir. de Jean Sgard, Paris-Oxford, Universitas-Voltaire Foundation, t. I, p. 42). Mais nous n'avons pas retrouvé la trace de cette attribution dans la *Bibliographie historique et critique : La Spectatrice* est certes brièvement évoquée, mais Hatin n'émet pas d'hypothèse quant à l'identité de son auteur (Paris, Firmin Didot, 1866, p. 57).
51. *Les Saisons Littéraires ou Mélanges de Poésies, d'histoire et de critique*, Paris, François Fournier, 1714 ; Rouen, 1722.
52. Maria Lucia G. Pallares-Burke, « An Androgynous Observer in the Eighteenth-century Press : *La Spectatrice*, 1728-29 », *Women's History Review*, vol. 3, number 3, 1994, p. 411-434.
53. *Ibid.*, p. 413-414.
54. À l'appui de ce jugement, elle souligne que « l'enregistrement de la permission [du journal] est au nom du "Sr. xxx" ». *Traces de femmes : présence féminine dans le journalisme français du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Amsterdam/Maarsen, APA-Holland University Press, 1988, p. 288-289.
55. *Dictionnaire des journaux, op. cit.*, t. II, p. 1154.
56. *Marie-Anne Barbier et la tragédie post-classique*, Paris, Champion, 2007, p. 208-210.
57. Collectif de Grenoble (Michel Gilot, Robert Grandroute, Denise Koszul, Jean Sgard), « Le journaliste masqué. Personnages et formes personnelles », dans P. Réat et H. Duranton (dir.), *Le Journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982, p. 285-313.
58. Voir sur ce point Alexis Lévrier et Jean Sgard, « Van Effen et l'écriture autobiographique », *Dix-huitième siècle*, n° 44, 2012, p. 503-517.

59. Le titre complet de ce périodique en langue française est *La Spectatrice danoise, ou l'Aspasie moderne*.
60. *La Spectatrice danoise*, Copenhague, t. I, 1<sup>ère</sup> partie, 1748, 1<sup>er</sup> « Amusement », p. 7.
61. Voir le 1<sup>er</sup> « Amusement » : « Ce qui achève de me rassurer, c'est l'indulgence que le public a ordinairement pour les femmes, soit par raison, soit par faiblesse. Dans la République des lettres nous avons de grands privilèges. On nous passe bien des négligences, bien des phrases louches, bien des raisonnements gauches. Une vivacité saillante, des idées tirant sur le nouveau, des réflexions plus ingénieuses que solides, quelques traits brillants, de la naïveté dans le récit, de l'enjouement dans le style, de la finesse dans l'expression, voilà à peu près ce qu'on exige de nous. Nous écrivons admirablement, si nous atteignons jusque là ; nous écrivons divinement, si nous montons plus haut. » (*Ibid.*, p. 6-7.)
62. Voir le 9<sup>ème</sup> « Amusement ». La prétendue rédactrice raconte que son libraire a reçu nombre de lettres qui « la métamorphosent en homme ». Elle affirme que, selon l'éditeur, « presque toutes [les] lectrices ont donné dans cette idée » et que celui-ci a même peur qu'on la suive pour savoir qui elle est.
63. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> « Amusement », p. 4.
64. *La Culture des apparences : une histoire du vêtement (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 1989 (rééd. Paris, Seuil, « Points », 2007), p. 462.
65. *Zola journaliste : articles et chroniques*, éd. Adeline Wrona, Paris, GF Flammarion, 2011, p. 59-67.
66. *Ibid.*, p. 12.
67. Le cas inverse existe d'ailleurs aussi au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, Delphine de Girardin a publié ses chroniques dans *La Presse* sous le pseudonyme de Charles de Launay.
68. Voir par exemple la conclusion de la 4<sup>ème</sup> feuille (*Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., p. 97-98).
69. *Ibid.*, p. 188-189.
70. Le terme apparaît dans la 12<sup>ème</sup> semaine (*ibid.*, p. 281).
71. *Ibid.*, p. 18.
72. *Ibid.*, 7<sup>ème</sup> semaine, p. 171.
73. *L'Indigent philosophe*, Paris, Pissot et Flahault, 1727.
74. Il s'agit de Noël Pissot. Il meurt en 1727, mais sa veuve lui succède et édite, avec Jean de Nully, les feuilles de *La Spectatrice*.
75. Marivaux, *Journaux et autres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Classiques Garnier, 1969, remise à jour en 1988, p. 275-276.
76. Voir en particulier la fin du 11<sup>ème</sup> numéro (*Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., p. 258-259.)
77. Elle écrit par exemple dans la 13<sup>ème</sup> feuille : « Qu'en dis-tu lecteur ? N'as-tu jamais raisonné sérieusement sur des principes faux, sur des êtres supposés ? N'as-tu point conclu de ces raisonnements ce qui n'était pas ? Oserais-tu le nier ? » (*Ibid.*, p. 291-292.) Et elle s'exclame à nouveau dans le 15<sup>ème</sup> numéro : « Songe, lecteur, aux esprits faux de ta connaissance, pour voir si j'en connais le ridicule. Bien entendu que tu t'excepteras comme raisonnable ; mais de grâce, sur quel fondement ? » (*Ibid.*, p. 337-338.)
78. *Ibid.*, 11<sup>ème</sup> semaine, p. 248-249.
79. *Ibid.*, p. 278-283.

80. *Les Chiffons, ou Mélange de Raison et de Folie*, Paris, Cailleau, 1786-1787, 2 numéros in-12.
81. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> « paquet », p. 9-42.
82. Javotte évoque le grenier où elle vit lorsqu'elle n'est pas dans la rue dans la 1<sup>ère</sup> feuille. L'Indigent mentionne le grenier où il se trouve dans la 5<sup>ème</sup> feuille (*Journaux et œuvres diverses*, éd. cit., p. 307).
83. Voir, sur les liens entre *Les Chiffons* et le phénomène des « spectateurs », notre étude « *Les Chiffons, ou l'ultime métamorphose du genre spectral ?* », dans K. D. Ertler, A. Lévrier et M. Fischer (dir.), *Regards sur les « spectateurs »*, Francfort, Peter Lang, 2012, p. 119-136.
84. *Recueil de toutes les feuilles de la Spectatrice*, éd. cit., p. 25-27 et *Les Chiffons*, éd. cit., 2<sup>ème</sup> « Paquet », p. 7-8. Voir dans ce volume l'étude d'Élise Revon-Rivière, qui a été la première à identifier ce surprenant cas de plagiat.
85. Ce terme est souvent utilisé à cette époque pour désigner des journaux (le plus souvent hollandais) qui se présentent sous une forme oblongue, et sont caractérisés par un ton libre et mordant.
86. Voir *infra*, p. 276.
87. Voir *infra*, p. 283.